

Dépasser la mort. L'agir de la littérature de Myriam
Wathee-Delmotte

Caroline Hogue

Numéro 268, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

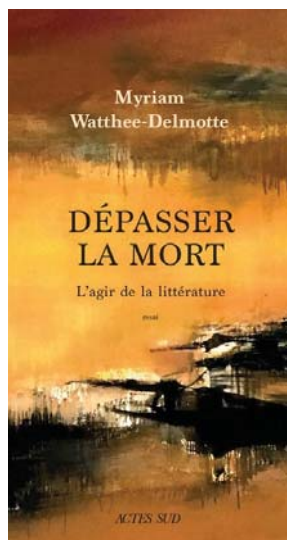
Hogue, C. (2019). Compte rendu de [*Dépasser la mort. L'agir de la littérature* de Myriam Wathee-Delmotte]. *Spirale*, (268), 82–83.

VARIATIONS SUR UN THÈME : DIRE LA MORT EN PLEINE VIE

DÉPASSER
LA MORT.
L'AGIR DE LA
LITTÉRATURE

MYRIAM WATTHEE-
DELMOTTE

Actes Sud, 2019, 266 p.



« Commémorer », « exprimer » et « apprivoiser » sont autant d'actes performatifs qui relèvent de l'« agir de la littérature » selon Myriam Watthee-Delmotte. Dans un essai à la fois sensible et savant, l'auteure de l'essai *Dépasser la mort. L'agir de la littérature* pense la littérature dans toute la complexité de ses rapports avec la mort. Les écrivains produisent des mots qui consolent, des mots qui rappellent, des mots qui célèbrent et des mots qui ritualisent, cherchant à exprimer l'énigme de la mort qui contamine, toujours, la vie et l'écriture. À travers les huit parties de l'ouvrage, dont chaque titre annonce une (nouvelle) faculté de la littérature – « Parler face à la tombe » ou « Dresser la stèle manquante », notamment –, est déclinée une série de lectures orientées par la performativité d'une langue à l'épreuve de la mort. L'essayiste y poursuit quelques pans d'une réflexion sur les manifestations rituelles de la littérature profane menée dans *Littérature et ritualité : enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, paru en 2010. *Dépasser la mort* propose un parcours à travers des matières textuelles hétérogènes, qui répondent toutes à une inquiétude quant à ce qui scelle notre destin. À cette occasion, la dix-neuviémiste enfreint toutes les frontières, chronologiques ou spatiales, pour proposer un échantillonnage éclectique de cette écriture embrayée par l'expérience de la mort. Au creux du livre, le discours prononcé par Victor Hugo aux funérailles de Balzac côtoie celui d'Emmanuel Macron aux funérailles de Johnny Hallyday, et une chanson de Barbara fraye avec le *Testament* de Vickie Gendreau, dans un florilège de textes littéraires, où « littérature » est à entendre dans son sens le plus large. Faisant intervenir plus de 35 œuvres issues d'horizons géographiques, historiques et génériques différents, l'essai de Myriam Watthee-Delmotte se donne à lire comme un recueil de lectures pour accompagner la mort. C'est d'ailleurs sur le mode de l'accompagnement que l'auteure nous propose d'entrer dans son livre : « Venez, je vous précède et je les suis. »

Le recueil se donne à lire comme une confession, où l'essayiste partage sa relation avec des œuvres qui l'ont touchée personnellement et qui sauraient aborder l'inavouable ou laisser affleurer l'insoutenable. Les 24 temps de sa réflexion (chacune des huit parties est divisée en trois sous-parties, précédées d'un exergue et d'une introduction) renouvellent les possibilités d'un discours sur et dans la mort, en tant que phénomène à la fois individuel, social et culturel. En effet, «*que ce soit pour exprimer le déchirement de la séparation ou les valeurs que représente l'être disparu, le langage est indispensable pour donner aux endeuillés une voix et le sentiment d'une communauté*». Les questions du deuil, des rites mortuaires, de la solitude et de la mémoire y sont explorées dans une écriture fine et lumineuse, qui n'a rien de morbide ni de macabre. Sans prétendre à l'exhaustivité, cette bibliothèque intime propose des pistes plutôt qu'elle n'avance des réponses, invitant le lecteur à réagir, à son tour, aux textes qui agissent face à la mort.

UNE TRAGÉDIE INDIVIDUELLE DANS UNE « COMMUNAUTÉ DE DESTIN »

Les réflexions de l'auteure émergent d'une lecture au ras des textes, au fil de laquelle la voix essayistique se range derrière la lettre des œuvres qu'elle met de l'avant. C'est avant tout une posture de lectrice que Myriam Wathee-Delmotte adopte pour dialoguer humblement avec les textes, leur cédant une grande part de l'espace du livre. En effet, le propos de l'essayiste est tissé autour de citations substantielles, parfois intégrales, des textes. La première partie de l'ouvrage inclut une reproduction du long poème «*Paysage de ta tombe*» de Béatrice Bonhomme. Ce suspens momentané du commentaire permet de laisser travailler les mots des autres, que le lecteur est invité à recevoir avec une sensibilité qui déborde du rôle de spécialiste. Lectrice émotive, l'auteure n'en est pas moins érudite. Chaque texte est savamment introduit, présenté avec un souci de contextualisation historique qui ancre les discours dans leur perspective d'origine. Le propos glisse aisément entre micro-lectures précises et propositions plus générales sur le genre (le Tombeau littéraire, le testament et l'éloge funèbre), l'imaginaire collectif et les rites funéraires. Par exemple, les Tombeaux écrits par Mallarmé tendent à sacraliser la singularité marginale des poètes, rompant avec le pouvoir de cohésion sociale porté par les Tombeaux de l'Ancien Régime.

Cette articulation entre l'individuel et le collectif, d'ailleurs, traverse l'essai de part en part. Le livre s'ouvre sur une dédicace, «*À toi, qui n'as pas cessé de manquer*», où l'auteure se souvient des sentiments de perte, de vide, de l'absence de langage qui ont succédé à la mort de son meilleur ami, Dédé Fortin. L'événement de la mort, tragédie intime pour chacun ayant fait face à l'indicible,

bascule dans la sphère collective lorsqu'il devient le matériau des artistes. Apprivoiser la mort est un fait de culture, et la culture est un fait de communauté. Sous la plume des écrivains, dont l'essayiste se fait tributaire, le «*je*» endeuillé se joint à «*un nous qui délimite une communauté de destin et de valeurs*». Le lecteur de *Dépasser la mort*, d'ailleurs, se sent interpellé par cette communauté, y prenant part à partir du moment où les lectures avivent les souvenirs de sa propre expérience. L'écriture «*se pense au-delà de soi, dans un don qui attend l'échange*»: la contrepartie attendue de ce livre est l'adhésion des lecteurs à une communauté anhistorique d'hommes face au choc de la mort.

DE LA SURVIE À LA SURVIVANCE

Dans son commentaire sur l'œuvre d'Henry Bauchau, écrivain dont Myriam Wathee-Delmotte est spécialiste, entre autres, elle note «*une forme de survivance par la grâce de l'art, vecteur de transmission*». Ceux qui survivent aux morts s'en remettent aux pouvoirs cathartiques et performatifs de l'art, en lesquels l'essayiste a résolument foi. Là où la mort laisse un vide abyssal, il est possible d'enfanter par le langage, mais aussi par les images et la musique. Parallèlement à la fixité de l'écriture, d'autres formes artistiques véhiculent l'expérience de la mort. «*Pour dire la fragilité de la vie, la fugacité est tout appropriée*», comme en témoignent le mémorial numérique de John Barber ou les affiches éphémères d'Ernest Pignon-Ernest.

L'essai est aussi truffé de références musicales, qui font écho à la trame sonore du texte : à chaque chapitre correspond sa partie musicale, que le lecteur peut écouter au fil de la lecture. Si littérature et musique partagent un rôle central dans les cérémonies mortuaires, la liste de lecture associée au texte, disponible en libre accès, inscrit cette harmonie interdisciplinaire dans le cadre de l'expérience de lecture. La forme même de l'essai scande un rythme musical, par la régularité de l'agencement des parties. L'essai tente de «*dépasser la mort*» par la reconnaissance et la mise en valeur du rôle salutaire que joue l'art dans toute rencontre avec la mortalité.

Face à la mort, la littérature permet «*de donner à cette expérience de débordement, fulgurante dans les faits, un lieu stable dans le langage*». Comme la figure d'Antigone, qui resurgit à maintes reprises dans l'essai, luttant pour «*prier et entonner les chants mortuaires*», l'art se dresse contre le silence, érigeant une stèle mouvante où chacun peut reconnaître l'expression de son propre deuil.